

UNE FLEUR EN ENFER

ALPER CANIGÜZ

UNE FLEUR EN ENFER

Alper Kamu, cinq ans, détective



Traduit du turc par Alessandro Pannuti

MIROBOLE EDITIONS



© Alper Canıgüz & April Yayinlari, 2013
Ouvrage initialement paru sous le titre
Alper Kamu Cehennem Çiçeği

Publié en langue française avec l'accord de
l'AnatoliaLit Agency, et de L'Autre agence LMgwa
<http://www.anatolialit.com/>
<http://www.lautreagence.eu/>

© Mirobole, 2015, pour la traduction française

Photographie de couverture © Chloé Madeline
Conception graphique : Chloé Madeline

Cette édition a été publiée avec le soutien financier
du TEDA,
Translation and Publication Grant Programme of Turkey



LE PRESQUE PÈRE ET SA FEMME INGRATE

Comme vous le savez, les hommes naissent, meurent et grandissent ensuite.

Et moi, dans le printemps de mes cinq ans, je menais donc une existence gratifiée par le lot de décès qui m'étaient échus. Dans mon monde mélancolique où il n'y avait de mois que novembre, de jours que le jeudi et où l'horloge n'indiquait jamais que trois heures de l'après-midi, alors que, recroquevillé sous la table de la cuisine, je tournais les pages d'un livre illustré sur les subtilités du hara-kiri, ma chère mère, comme toujours, lavait du linge et, à en croire les bruits venant de l'extérieur, les chats du quartier dépeçaient un oiseau qu'ils avaient attrapé. Vous comprendrez que c'était là un jour de malchance ordinaire. Sur ces entrefaites, on sonna à la porte. Maman, la personne la plus experte au monde en flair de catastrophes, propulsa au loin la cuvette de sa lessive et rejoignit la porte en un souffle. C'était mon père. D'abord il resta là, figé, sans parler. Tous deux se regardèrent en silence un certain temps ; moi, de l'endroit où je me trouvais, je les observais. Enfin maman

dit : « Nebi Abi* ? » et mon père se noya en sanglots. Mon oncle Nebi, eu égard au fait qu'à chacune des rares visites qu'il nous rendait il me donnait en étrennes le plus gros billet en circulation, avait plus ou moins gagné ma sympathie ; et c'est ainsi que j'appris la nouvelle de sa mort. Qui sait ? S'il n'avait pas fallu, dès l'instant où il quittait notre appartement, que je remette à maman le billet de banque en question, peut-être me serais-je attaché à lui d'un amour d'autant plus profond. En fin de compte, ce n'est pas moi qui ai proclamé que l'homme est la plus élevée des créatures, n'est-ce pas ?

Mon père s'est précipité aux toilettes, accablé. Lorsqu'il en est sorti, cinq bonnes minutes plus tard, ses yeux étaient injectés de sang. Il avait les cheveux et le visage mouillés. Je l'aimais beaucoup. Si seulement je pouvais le lui montrer davantage, pensais-je de temps en temps. Après avoir échangé quelques mots avec maman, il a passé sa veste sur le dos. Je me suis approché de lui en disant : « Condoléances, papa. » Il s'est penché, m'a embrassé. Sans rien dire. Je pense que s'il avait ouvert la bouche, il se serait remis à pleurer. « Tu vas où ?

— Rien... Nulle part, mon cœur, a répondu maman, et j'ai le regret de préciser que ces mots ne peuvent guère être considérés comme très en dessous de la pertinence moyenne de ses propos ordinaires.

— Chez ton oncle, a corrigé mon père après avoir dégluti une fois ou deux. Je vais récupérer quelques trucs là-bas.

* Abi : titre attribué aux frères aînés mais aussi plus généralement utilisé pour s'adresser avec déférence aux hommes plus âgés que soi.

— Je viens aussi », ai-je ajouté en enfilant mes sabots en caoutchouc.

Maman s’apprêtait à faire une scène de tragédie, que papa a interrompue d’un regard et d’un froncement de sourcils. Quoiqu’on en dise, il m’était déjà arrivé de le poursuivre, au cœur de la nuit, jusque dans les tripots de l’autre bout d’Istanbul, et il savait qu’une fois que je m’étais mis quelque chose en tête, je le réalisais à coup sûr d’une manière ou d’une autre.

Quelquefois, au cours de nos promenades, mon père et moi rendions visite à mon oncle. Il habitait l’appartement le plus délabré d’un immeuble délabré d’une ruelle délabrée de l’arrière du quartier Beyoğlu. Mais l’intérieur était encore plus pitoyable que l’extérieur. Le mobilier se composait en tout et pour tout de vieilleries et d’un poste de télé en noir et blanc qui devait bien avoir quarante ans. C’était tellement dégueulasse que seul un rat sur le point de crever de faim, après avoir dit adieu à ses proches, aurait osé faire un pas là-dedans. L’humidité atteignait un niveau propre à expédier tout asthmatique *ad patres* en une seule inspiration. Attention, on ne pouvait pas considérer mon oncle comme un indigent ou quelque chose dans le genre. Ce n’était pas un nanti assurément, mais il percevait tout de même une retraite et aurait pu mener une vie plus convenable. Alors, pourquoi avait-il choisi de vivre aussi misérablement ?

Par amour, d’après ma mère.

Mon oncle, fou amoureux de sa femme, Feriha, s’était fâché contre la vie depuis que son épouse l’avait quitté quelques années plus tôt ; il était anéanti. Si l’on s’en tient aux récits de ma mère, mon oncle et ma tante, pendant leur mariage, avaient

eu une vie formidable. Ils habitaient une demeure splendide dans le quartier d'Etiler. Toujours impeccable. Tante Feriha était tellement à cheval sur la propreté qu'elle avait tracé, pour les invités, un parcours au sol matérialisé par des tapis, afin qu'avec leurs pieds sales ses hôtes n'aillent pas souiller des endroits inopinés : à la maison, on ne pouvait envisager de marcher qu'à l'intérieur de ces espaces exigus aux frontières bien délimitées. Si ma tante n'avait pas parsemé de mines antipersonnel les lieux qu'il ne fallait pas piétiner, ce n'était dû qu'à la grande difficulté d'éliminer les taches de sang. Ce conte de fées agrémenté de détergents, d'eau de Javel et de détachants divers correspond sans doute un peu à la conception qu'a ma propre mère d'une existence merveilleuse. En tout cas, ce que je comprenais, c'est que ces deux-là étaient parvenus à vivre ensemble pendant dix ans. Ensuite, un jour, pour on ne sait quelle raison, une dispute avait éclaté et mon oncle avait quitté la maison « en laissant tout à ma tante qui l'avait mis à la porte ». Quelque temps après, Feriha s'était remariée avec un promoteur immobilier laze* et mon oncle était devenu un pauvre hère.

Lorsque nous sommes arrivés à la porte de l'immeuble où vivait – et était décédé – mon oncle, mon père a sonné chez le concierge. Après une attente assez longue devant l'interphone, la porte s'est ouverte et nous sommes entrés. Un homme petit et malingre, chauve, moustachu, nous regardait comme des

* Lazes : minorité d'origine caucasienne établie principalement sur la côte orientale de la mer Noire, qui fait l'objet de moqueries et de plaisanteries relatives à leur prétendue simplicité d'esprit. Le promoteur immobilier venant de la mer Noire est aussi une figure professionnelle emblématique, peu estimée en Turquie.

malpropres – le concierge. « T'es sans doute venu chercher les affaires, dit-il avec un mépris ostensible.

— Mais quelles affaires? répondit mon père. Nous allons voir le logement. »

Sans rien dire mais avec un soupir accompagné d'une invocation à Allah, le concierge est rentré chez lui. Compte tenu de la porte de la loge laissée ouverte, il avait l'intention de revenir sur ses pas à un moment ou un autre. En effet, quelques minutes plus tard, il était de nouveau en face de nous, une clef à la main. Avec un geste de la tête indiquant la volée d'escaliers, il a fourni l'explication nécessaire : « Hmppff... » Tandis qu'il nous poussait vers l'étage comme un lent troupeau, nous avons aussi eu la chance d'apprendre pourquoi il nous en voulait tellement. « De son vivant, personne venait le voir, le pauvre homme, personne s'occupait de lui. Pas un parent qui prenne de ses nouvelles, rien... Si on n'avait pas été là, nous, il serait mort depuis un bail... Paix à son âme. » Ces mots affectaient vraiment mon père, je le lisais sur son visage. Si le gars continuait sur ce ton, j'allais devoir sortir quelques jurons en désespoir de cause. Vu que mon père et moi montions les escaliers sans un mot, j'espérais que la voix de notre conscience lui avait cloué le bec désormais. Au contraire, le bâtard gardait son attaque la plus violente pour la fin. Il a ouvert la porte de l'appartement de mon oncle, a appuyé sur l'interrupteur et, d'un doigt velu, a désigné le plancher. Par terre s'étalait une énorme tache circulaire, qui se prolongeait de moitié vers l'intérieur. « C'est juste là qu'il est mort, a-t-il dit, et ça, c'est des taches de sang et de vomi. J'ai passé toute la journée à nettoyer, c'est pas parti plus que ça. D'ailleurs, il est mort vidé de son sang, le pauv'

diab... Est-ce qu'on peut encore mourir d'une hémorragie de l'estomac de nos jours ? S'il y avait eu quelqu'un pour l'amener à l'hosto, il aurait sûrement... »

Lorsque mon père a fait un pas à l'intérieur, je l'ai vu chanceler. Il était pâle comme un linge. Je suis entré derrière lui, en appuyant ma main sur l'énorme panse du concierge toujours planté de l'autre côté du seuil. Le salaud ne s'attendait pas à un coup porté si bas, c'est clair. Il me regardait encore benoîtement quand je lui ai claqué la porte de l'appartement au nez. Alors j'ai pris la main de l'homme qui était la cause ultime de ma misérable existence sur Terre. « Ça va, papa ? »

Avec un sourire forcé, il a acquiescé. Puis, après une profonde respiration, il s'est dirigé vers le salon de mon oncle. Je lui ai emboîté le pas. Les rideaux étaient tirés. Sûrement depuis des années. Dans la pièce se trouvaient deux divans qui se faisaient face, une bibliothèque sans aucun livre, le poste de télé et, devant, un unique fauteuil... Aucun objet n'éveillait le moindre sentiment. Ou alors, si l'absence d'amour est un sentiment, c'était la seule chose que cet appartement faisait ressentir. Quatre murs dépourvus de la plus infime fonction, hormis celle d'abriter un être humain. On aurait dit que mon oncle avait choisi de ne faire aucun effort pour rendre cet endroit vivable : c'est l'idée qui se précisait dans ma tête. Peut-être que refuser cette vie-là lui permettait de garder l'espoir qu'une autre, différente, était possible, ou qu'elle le serait encore à l'avenir. Va savoir... Les mains dans les poches de son pardessus, mon père, après avoir parcouru les lieux du regard, s'est dirigé à grands pas vers la chambre, probablement pour ne pas me montrer qu'il pleurait. Et moi, pour ne pas le déranger,

je me suis laissé tomber dans le fauteuil devant la télé. Sur le petit guéridon juste à côté trônait une bouteille de vodka. Bien que je sois enclin à considérer la bouteille comme à moitié vide dans la plupart des cas, je ne peux m'empêcher de me concentrer sur l'autre moitié lorsqu'il s'agit d'alcool. J'ai donc dévissé le bouchon et avalé une grande rasade de vodka bon marché. J'en ai eu la bouche et la langue en feu, mais, songeant qu'un clou chasse l'autre, j'en ai absorbé encore une gorgée – à force de m'envoyer en cachette les fonds de bières de mon père, j'avais sans doute commencé à développer une sérieuse addiction à l'alcool.

Après avoir un peu biberonné, je me suis levé et j'ai jeté un coup d'œil à côté : mon père regardait les tiroirs de la commode de la chambre à coucher de mon oncle. J'ai rejoint tout doucement l'entrée. Elle ne contenait qu'un seul meuble, une énorme et vieille armoire à double battant. J'en ai ouvert les deux portes, et ce que j'ai vu m'a quelque peu stupéfait : vestes ornées de blasons, foulards de soie, chemises excentriques, costumes d'un grand chic, quoique plutôt démodés... Ce n'était pas du tout le genre de vêtements que vous pouviez associer au propriétaire d'un tel gourbi. Honnêtement, en ne regardant que cette garde-robe, on aurait pu tranquillement avoir l'impression que le défunt était un vieux maquereau – pourvu que cette idée ne parvienne pas jusqu'à sa tombe. Certaines chemises me plaisaient sincèrement, mais je n'avais pas vraiment l'espoir d'atteindre un jour cette taille, par conséquent j'ai pris la décision de les laisser toutes en place.

Par contre, ce que renfermait l'étagère au-dessus de la penderie pouvait être intéressant. En me hissant sur les tiroirs

du bas de l'armoire, j'ai entrepris d'examiner ce qu'il y avait là-haut. Ce qui a attiré mon attention en premier, ç'a été de vieux livres à couverture noire. J'en ai retourné quelques-uns pour lire le titre au dos : *Pardaïllan contre l'Inquisition*, *Pardaïllan et Fausta*, *Les Amours du Chico...* J'ai compté les volumes en vitesse : tout juste dix. Probablement la plus ancienne édition des *Pardaïllan* en turc, série complète, en plus. Elle serait à moi. Après une exclamation aussi grossière qu'affectueuse à l'adresse de l'âme de mon oncle, j'ai tourné mon regard vers le reste du butin. Derrière un tas de vieux disques et certains accessoires de nature indéfinissable, j'ai eu du mal à étirer le bras jusqu'à une petite enveloppe. Dès que j'ai attrapé le machin, j'ai sauté au bas de l'armoire. L'enveloppe débordait de vieilles photos appartenant à mon oncle. Elle contenait aussi une bague. Son alliance. Le bijou devait être le seul souvenir qui lui restait de Feriha, l'amour de sa vie. Mon père m'a rejoint à ce moment-là, une pile de magazines à la main. J'étais sur le point de demander de quoi il s'agissait, quand je me suis aperçu que c'étaient exclusivement des revues porno. À l'évidence, il ne voulait pas qu'on les retrouve chez son frère. Quel homme attentionné que mon père ! J'ai pris un sac en plastique coincé près de l'armoire et le lui ai fait passer : « Mets ça là-dedans si tu veux. » Mon père s'efforçait de ne pas m'en faire voir le contenu, tout en fourrant les revues dans le sac. « Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? » lui ai-je demandé.

Il a haussé les épaules.

« Je vais juste dire un mot au concierge. Si ton oncle a des dettes ou autres, il faut que je m'en occupe.

— Et les affaires ?

— On les laisse. »

Je lui ai montré l'enveloppe.

« Ça, ce sont les photos de mon oncle. Si tu permets, je voudrais les garder.

— Prenons-les, bien sûr, bonne idée.

— Et il y a ça aussi, des vieux disques et des livres. On les prend aussi, tu veux ?

— D'accord. »

Voilà, c'est la vie. L'héritage d'une existence de cinquante et quelques années tenait dans deux vulgaires sacs plastique qui nous étaient échus. Dont un à jeter dans la poubelle la plus proche.

En sortant, le concierge nous a de nouveau traités de façon glaciale, mais dès qu'il a appris que mon père lui laissait tout ce qu'il restait dans l'appartement, son comportement a changé instantanément. Bien sûr, parmi tant d'occupations quotidiennes, il était tout à fait normal qu'on ne trouve pas de temps à consacrer aux autres, d'ailleurs lui-même, qu'Allah lui pardonne, il lui arrivait parfois de péter un plomb et d'en coller une à sa propre mère, et ainsi de suite, a-t-il commencé à palabrer. Le démon en personne.

Lorsque nous avons regagné notre quartier, j'ai vu que mes losers de copains étaient entassés devant l'immeuble Güzelyayla : j'ai dit à mon père que j'avais envie de passer un peu de temps dans la rue, et l'ai renvoyé à la maison. Mon réseau était justement rassemblé : Celal le Rouge*, Cemalettin

* Celal l'Anémique, littéralement. Le sobriquet fait donc référence, par antiphrase, à la couleur d'un manque, à moins qu'il ne s'agisse d'autres organes manquants...

et Burhan. Ils ont tous quelques années de plus que moi et certains parmi eux, si je ne les avais pas frappés, seraient morts plutôt que de m'accepter dans leur groupe. Heureusement, tous étaient de belles personnes qui, dans la vie, respectaient la loi de la jungle par-dessus tout.

De voir mes chers petits camarades, occupés non pas à jouer au foot ou aux billes, ni à s'entre-tuer, mais à discuter peinard comme des gens normaux, ça m'a paru bizarre, alors je suis allé me mêler à la conversation. « Tout va bien, j'espère... On fait des plans de guerre ou quoi ? »

— Non, a répondu Burhan – il se considérait comme l'interlocuteur direct pour toute question d'ordre militaire. Ces temps-ci, nous sommes en état de cessez-le-feu avec tous nos voisins. Mais bien sûr, il faut rester sur nos gardes. On ne peut pas faire confiance à ces fils de pute. Surtout ceux du quartier de Paris : je soupçonne qu'ils préparent une incursion. En fait, il ne faut pas rater les entraînements... »

Si je l'avais laissé faire, il aurait continué à déblatérer jusqu'au lendemain, l'abruti. « Bon alors, c'est quoi le problème ? »

— Oufff ! est intervenu Cemalettin en grimaçant. Bon sang, tu pues la charogne...

— J'ai un peu bu, ai-je répondu. C'est que je n'ai pas la patate.

— Mytho, va ! s'est moqué Cemalettin. Il boit de l'alcool, qu'il dit. Tu veux faire croire ça à qui, microbe ?

— Je dis la vérité, ai-je rétorqué en affichant une expression affligée mais ferme. Nous venons de perdre mon oncle. »

Entre nous, on ne plaisante pas avec la mort. Donc ils n'ont pas insisté. « Condoléances, a juste dit Burhan.

— Tu l'aimais bien ? a demandé Cemalettin, sceptique et morveux de naissance.

— Ben... Chaque fois qu'il venait, il me reflait un billet de cent.

— Un homme généreux.

— Ou bien il en avait gros sur la conscience. »

La tête entre les mains, feignant de ne pas suivre la conversation, Celal le Rouge s'est soudain exclamé, d'une voix pleurnicharde : « Enfer et damnation !

— Tant pis, mon vieux, lui a dit Cemalettin. Ce qui est fait est fait : tu vas te prendre une trempe, il n'y a pas à tortiller.

— Qu'est-ce qui lui prend, à celui-là ? ai-je demandé.

— Accident de moto, a répondu Burhan.

— Quelle moto ?

— Mon père, tu sais bien qu'il a une mobylette, mon pote, a couiné le Rouge. Je l'avais prise pour faire un petit tour...

— Et il a foncé contre un mur, le con, a conclu Cemalettin pour faire simple.

— C'est ma mère qui va se faire niquer par mon père ! » s'est carrément mis à pleurer le Rouge.

Cemalettin, qui, non content d'être sceptique et morveux, était un réaliste radical, a glosé : « Ah ! ça, c'est sûrement fait depuis longtemps... »

D'un bond, le Rouge, tel un fauve prédateur, s'est jeté sur lui et l'a agrippé fermement par le col : « Cause comme il faut sur ma mère !

— Eh ben quoi ? C'est pas vrai, ce que j'ai dit ? »

Le Rouge l'a illico jeté à terre, il s'est mis à califourchon sur lui et a commencé à lui labourer la figure de son poing libre.

« Retire ce que tu as dit, vas-y !

— Burhan, suis-je intervenu, sépare ces deux-là, pour l'amour du Ciel...

— C'est pas la peine », a répondu Burhan avec un signe de tête vers le bout de la rue.

Il avait raison.

« Le Rouge..., ai-je appelé. Ton père rapplique. »

Celal le Rouge, paniqué, a regardé son père avancer vers nous à pas décidés. Un court instant, il a peut-être eu l'intention de prononcer quelque chose, mais il s'est vite rendu compte très opportunément que le moment était l'un de ceux, particuliers, où les mots s'avèrent insuffisants pour le dire, comme le dit le poète, et, de toutes ses forces, il a détalé dans la direction opposée. Quant à son père, en passant près de nous à la vitesse du vent, il démontrait combien la prévision de Celal était exacte, par sa promesse : « Ta mère... ! »

« Le salaud s'est défoulé sur moi, s'est plaint Cemalettin en se massant le cou.

— Mais Celal a raison, mon vieux, a répondu Burhan, t'as pas à protester, t'as mal parlé de sa mère. Les mères, c'est sacré.

— Quel rapport ? Comment ça, parler mal ? Comme si ton père, avec ta... »

Sur le point de commettre sa plus grosse erreur, Cemalettin s'est aperçu au dernier moment de la métamorphose psychopathique survenue dans la physionomie de Burhan et a changé d'argument : « Abi, est-ce que c'est moi qui lui ai dit d'aller prendre la moto de son père et de percuter le mur avec ? Tout ça, c'est la faute de Mümtaz Abi.

— Et quoi encore ! me suis-je exclamé. Qu'est-ce qu'il vient faire là, Mümtaz Abi ?

— Eh ben, son père lui a pas acheté le Döldül ? a ajouté Cemalettin, propos auquel je ne parvenais à donner absolument aucun sens.

— C'est quoi, le Döldül ?

— Un truc super ! s'est lancé Cemalettin dont le seul souci était de dissiper au plus vite l'effet provoqué par sa gaffe récente. Comme une voiture de sport, rouge pétard. »

L'effort de Cemalettin fut couronné de succès car Burhan avait tourné son attention vers le superbe engin en question. « Tu sais bien, dans les fêtes foraines, les auto-tamponneuses, c'est un peu comme ça, mais avec des roues, a-t-il expliqué. Ça a un volant, des pédales et tout. Tu appuies sur une pédale, ça avance, tu appuies sur l'autre, ça s'arrête.

— Si ce truc est aussi génial, pourquoi on l'a baptisé "Döldül" ? ai-je demandé.

— C'est comme ça, a répondu Burhan, c'est le nom de la marque : Döldül. Mon père me l'a dit. »

Je n'avais pas l'intention de m'attarder davantage sur les méfaits du père de Burhan. « Je n'ai pas encore compris le rapport avec l'accident de moto de Celal, ai-je objecté.

— C'est parce que t'es encore un gamin », a répondu le morveux, en se donnant des airs. Mais il s'est dépêché de fournir une explication au pied levé, en craignant la réponse qu'il allait recevoir. C'est que je les intimide, vous pigez ?

« Tu vois Zuhâl, la fille de l'oncle Selim... ?

* Döldül : le Tacot, la vieille bagnole pourrie ; à l'origine, il s'agit d'une charrette tirée par un âne.

— Et alors? » J'étais curieux de voir où mènerait une démonstration qui contenait une nouvelle inconnue à chaque phrase.

« Eh bien, Mümtaz Abi, il la kiffe. Et il se la pète devant elle grâce au Düldül. Le Rouge, ça l'a rendu furax...

— Ah bon ! Et pourquoi ?

— Microbe, tu fais que lire des tas de gros livres, mais sur certains sujets tu y connais vraiment rien, hein ? a dit Cemalettin qui avait retrouvé sa bonne humeur. Alors, pourquoi à ton avis ? Parce que le Rouge aussi est fou de Zuhâl ! Pour dégonfler Mümtaz Abi, il a piqué la moto à son père. Ensuite... boum ! Il l'a bousillée contre le mur, le débile. » Ignorant la question de mes connaissances de ces « certains sujets », si approfondies que Cemalettin en pleurerait, je me suis exclamé : « Ça alors ! Regarde-moi ce binz qu'elle a provoqué, cette pisseuse de Zuhâl.

— C'est pas la faute de la fille, crétin ! » a réagi Burhan, et à ce moment même j'ai compris que notre Brave Soldat Chvëik était, lui aussi, le soupirant de la fille du voisin.

À ce moment-là, la porte de l'immeuble Güzelyayla s'est entrebâillée et en est sorti un garçon rabougri, maigrichon, de dix-onze ans. Sans même nous regarder, tête baissée, il s'est frayé un chemin parmi nous, a traversé la rue, et est allé s'accroupir sur un coin de trottoir devant l'épicerie de Yakup. « C'est qui, ce rigolo ? a demandé Burhan à Cemalettin.

— Le nouveau », a-t-il répondu.

C'était comme s'il mentionnait quelqu'un qui aurait atterri en prison ou dans une maison close. Nous aussi, nous étions des résidents de cette fosse septique. C'est ce qu'il me semble, du

moins, et peut-être mon approche n'est-elle pas entièrement erronée. « Ils ont emménagé dans notre immeuble le mois dernier. » Au passage, je ne puis faire l'impasse sur ce fait : le père de Cemalettin n'est pas le propriétaire de l'immeuble en question mais son concierge. « Puisqu'ils sont dans le coin depuis un mois, comment ça se fait que nous ne les avons jamais vus ? a demandé Burhan. Et puis, pourquoi il ne vient pas nous voir, le petit con ? Sans dire bonjour, il s'assied là en face de nous, comme pour nous narguer... »

En réalité, le pauvre gars, tout recroquevillé en position fœtale, l'échine courbée, une expression de chagrin mortel sur le visage, n'avait vraiment pas l'air de narguer quiconque. Il ressemblait plutôt à une victime sur qui le sort s'acharne, sortie tout droit des romans de Kemalettin Tuğcu. Selon toute probabilité, son hésitation à socialiser avec nous découlait de sa timidité ou de sa veulerie. Cependant, il ne faut pas non plus trop en vouloir à Burhan : en effet, on ne peut guère considérer l'empathie comme l'une des qualités principales d'un grand leader. « Tu sais comment il s'appelle ? ai-je demandé.

— Numéro Six », a répondu Cemalettin en reniflant.

Décidément, c'était un grand homme, ce Karl Marx. À la manière d'un ouvrier verrier qui se focalise sur la carafe quand celui d'une station d'épuration voit l'eau dans le même récipient, pour Cemalettin, héritier du régisseur du domaine de Güzelyayla, ce qui caractérise le mieux les habitants de cet immeuble est donc le numéro de l'appartement qu'ils occupent. « J'y vais, dit Cemalettin d'un air ennuyé, j'assure le service du soir. » Son frère aîné, Zafer, était sous les drapeaux ; son cadet, Gazanfer, derrière les barreaux depuis plusieurs mois, donc à

lui, benjamin, incombaient des besognes telles que ramasser les ordures des résidents ou débarrasser leur bric-à-brac. « Ils le relâchent toujours pas, ton frangin ? a demandé Burhan.

— Non, ça craint cette fois. Le type qu'il a tapé est encore en soins intensifs. »

Gazanfer était, dans le quartier, le psychopathe numéro un ainsi que mon ennemi juré. Tout en regrettant un peu pour le mec à l'hôpital, à quoi bon le nier ? Ça me rassurait de savoir que ce forcené ne circulerait pas dans le coin de sitôt. « Et si on souhaitait la bienvenue à ce Numéro Six ? ai-je proposé à Burhan.

— Non, je ne vais pas dire bienvenue à quelqu'un qui ne me salue pas, moi. Je rentre à la maison.

— Bon, dans ce cas, je vais voir à quoi il ressemble, ce mec. »

Après avoir expédié Burhan, j'ai regardé à gauche, à droite, encore à gauche, puis au milieu de la rue, encore une fois à droite, je me suis assuré de ne pas me faire renverser par Gazanfer, et je suis arrivé en face. Bien que j'eusse confirmation que mon ennemi écraseur était sous les verrous, vous savez comme moi qu'« il est plus facile d'aimer que de prendre l'habitude » et ne pas la prendre vaut encore mieux que de se faire écrabouiller pour rien. Chez Yakup l'épicier, je me suis fait ouvrir deux sodas, à inscrire sur notre ardoise évidemment, et je me suis assis auprès de Numéro Six. Je lui ai passé une bouteille. Il m'a lancé un regard vide. « Bienvenue, ai-je commencé, le premier soda, c'est cadeau. » Il l'a pris sans un mot. Je me suis présenté, lui ai demandé son nom. « Ümit. » Il ne semblait pas du tout

se trouver dans un état d'esprit conforme à son prénom*. « Et alors ? Il t'est arrivé un malheur ? Tes bateaux ont coulé dans la mer Noire ?

— Nous sommes de Siirt**.

— Vous venez d'arriver à Istanbul ?

— Non, ça fait un moment.

— Il fait quoi, ton père ? » J'essayais de connaître un peu notre nouveau copain.

« Il fait rien. Il y a deux ans, il est mort dans un accident de travail, et ensuite nous sommes venus là, voilà. »

J'ai répondu de façon incongrue :

« Moi, c'est mon oncle qui est mort. Hier. »

Il a relevé la tête, comme s'il parlait tout seul.

« D'un accident de travail ?

— De la boisson.

— Paix à son âme. »

Pendant un certain temps, nous avons bu nos sodas en silence, puis j'ai repris : « Et alors, qu'est-ce que tu penses de notre quartier ?

— J'sais pas, ça va. » Il a haussé les épaules. « Les gars de tout à l'heure, ce sont tes potes ?

— Oui. Tu vas apprendre à les connaître. » Mais il n'avait pas l'air empressé de se faire de nouveaux copains, Ümit. Supposant qu'il se sentirait peut-être un peu plus intégré au quartier s'il se repérait bien, je lui ai expliqué que la rue Ömer

* Les prénoms et noms turcs ont très souvent une signification connue : Ümit signifie « espoir ».

** L'expression proverbiale précédente est bien connue, mais Siirt, ville presque frontalière de l'Irak et de la Syrie, est très loin de la mer Noire...

Cemal Bey, même si on ne pouvait pas la considérer comme un lieu très prisé du point de vue touristique ni culturel, se trouvait cependant dans une position géopolitique fort enviable à cause de son importance stratégique. J'ai évoqué, entre autres, nos voisins de la rue Yeşiloba et de la rue Dağçileği, avec lesquels nous faisons la guerre plusieurs fois par mois, ainsi que ceux de la rue Yaprak, avec qui nous nous entendons bien en général, abstraction faite des petites échauffourées qui se produisent au cours des fréquents matchs de foot que nous organisons. J'ai aussi mentionné le quartier de Paris, où l'on ne donnera jamais une fille en mariage à un homme qui n'ait poignardé personne avant l'âge de dix ans, en lui recommandant de s'en tenir à distance et surtout, si par malheur il venait à croiser un habitant de là-bas, de ne jamais et pour aucune raison utiliser l'expression « s'il te plaît », considérée comme la plus offensante des insultes dans ce quartier d'élite. « Il y a la guerre, par ici ? » Il semblait très inquiet soudain.

« En ce moment, non, mais ça peut éclater n'importe quand. » M'apercevant qu'il avait blêmi, j'ai ajouté : « Mais il n'y a rien à craindre.

— Tout le monde a peur de la guerre », a-t-il répondu en me fixant dans le blanc des yeux.

Je n'ai pas réagi. Vous reconnaissez tout de suite quelqu'un qui sait de quoi il parle. « Tu joues au foot ? ai-je demandé pour changer de sujet.

— Pas vraiment, a-t-il répondu, agité. Il est quelle heure ?

— J'sais pas. Dans les cinq heures. Pourquoi, tu attends quelqu'un ?

— Ma mère et son frère.

— Ils sont où ?

— À l'hôpital.

— S'il n'y a personne à la maison, viens les attendre chez nous, si tu veux, ai-je proposé. Comme ça on prendra le goûter ensemble.

— Il y a mes sœurs chez moi, je peux y aller si j'ai envie.

— Bon, dans ce cas, je m'en vais, sinon ma mère va commencer à se faire de la bile.

— Tu habites dans notre immeuble ?

— Non. » J'ai fait un signe de tête. « Tu vois cette construction-là, la plus moche, l'immeuble Çelikel ? C'est là-bas que nous habitons.

— Vous êtes combien de frères et sœurs ? »

Alors comme ça, juste au moment de se séparer, ça lui prenait de causer, à ce mec. Il n'avait pas envie d'attendre tout seul, sans doute. « J'ai pas de frères et sœurs, je suis fils unique.

— Moi, j'ai deux sœurs aînées et un petit frère, Mehmet. Il a huit ans. Toi, tu as quel âge ?

— J'ai cinq ans. » Et j'ai ajouté, sans lui donner l'occasion d'en placer une : « Je sais que je ne les fais pas. C'est ma malédiction.

— T'es un type sympa, toi. » Pour la première fois, un sourire s'était dessiné sur le visage d'Ümit. « Tu veux être mon frère ?

— Quoi ?

— Même, si tu veux, on peut devenir frères de sang. »

Et en moins de deux, il a sorti un cran d'arrêt de sa poche. Ça m'a coupé le sifflet. Instantanément, le principe universel de l'évolution m'est revenu à l'esprit : tout individu est plus

dangereux qu'il ne paraît. « Ümit, ai-je répondu, si tu veux bien, n'allons pas plus vite que la musique.

— Avec toi, je ne ferais aucune différence par rapport à mon vrai frère. T'es un type sympa, toi.

— Merci, ai-je répondu, toi aussi tu as l'air d'un gars bien. »

J'avoue : j'avais eu un peu la pétoche. « C'est comme tu veux. » Il a refermé son couteau. Peut-être était-il froissé que je ne lui aie pas permis de me taillader le poignet.

« Et d'ailleurs, t'as pas déjà un frère, toi ? ai-je ajouté pour alléger l'atmosphère.

— Il est mort, mon frère.

— Quoi ? Mehmet est mort ?

— Il est mort hier, a-t-il répondu en hochant la tête – le même jour que ton oncle. Ma mère et mon oncle, c'est pour ça qu'ils sont à l'hôpital. »

J'en étais tout secoué. « Je regrette beaucoup, condoléances », j'ai marmotté quelques mots de ce genre. Qu'est-ce que je pouvais dire d'autre ? « Et comment ça s'est passé ? »

Ümit a avalé le fond de son soda, posé la bouteille vide près de lui, planté ses yeux dans les miens. « C'est moi qui l'ai tué. »



LES COLOMBES DE LA GUERRE

Mon oncle avec ses parents, mon oncle avec son grand frère Hüseyin le Fou et avec son petit frère qui est mon père, mon oncle au service militaire, mon oncle au bureau, mon oncle à la plage, mon oncle au café, mon oncle dans un dancing accompagné d'une femme, mon oncle dans un autre dancing accompagné d'une autre femme, mon oncle dans cent autres dancings accompagné de cent autres femmes... Toutes les photos d'avant et d'après son mariage. Les visages des trentenaires ont soudain les cheveux grisonnants ; mais, en dehors de l'alliance sortie de l'enveloppe sale au milieu des photos, aucune trace relative à Feriha ou à la période du mariage. Ce qu'on disait était donc vrai : il l'aimait réellement beaucoup.

Pendant que, couché sur le tapis, je regardais les photos héritées de mon oncle tout en cogitant sur les détails qui peuvent faire chic dans la lettre d'adieu d'un suicidé, je me suis aperçu que Hatice Ablâ* était entrée dans la pièce après avoir fini la vaisselle. Hatice Ablâ était une parente de Kerim Abi, le garçon de bureau qui travaille dans la même administration que

* Ablâ : titre attribué aux sœurs aînées mais aussi plus généralement utilisé pour s'adresser avec déférence aux femmes un peu plus âgées que soi.

mes parents. Puisque ma mère avait été obligée de commencer à travailler aussi, le traitement de fonctionnaire de mon père ne suffisant pas à pourvoir à nos besoins, le problème de savoir quoi faire de moi était devenu sérieux pour mes chers parents. En effet, j'avais échoué à la maternelle et il était évident que, pendant les heures que je passais seul à la maison, je me livrais à des activités pas très bienfaisantes. Un jour, au bureau, Kerim s'était plaint qu'encore une de ses parentes était venue du village pour s'installer, ajoutant donc une bouche à nourrir alors qu'ils s'en sortaient à grand-peine, et maman s'était empressée de proposer que ladite bouche vienne me garder – à condition bien sûr qu'elle fasse le ménage et la cuisine en plus. Kerim avait sauté sur l'occasion. C'est ainsi que, à partir de ce jour-là, Hatice Abla passait la journée chez nous. Sincèrement, au début, je n'avais pas vu d'un bon œil cette histoire de garde d'enfant, mais avec le temps j'avais commencé à bien l'aimer, Hatice Abla. D'après ce que j'avais appris de nos conversations privées, elle avait quitté l'école en CE2, et l'année dernière, à l'âge de quinze ans, elle avait pris le fusil de chasse de son père et blessé son prétendant, à qui elle était destinée depuis le berceau et qui, selon son expression, « la collait trop », et donc elle n'avait plus rien à attendre de la vie. Avec un CV si rassurant, il était évident qu'elle était la baby-sitter idéale pour moi. Du coin de l'œil, elle a regardé les photos éparpillées sur le tapis et m'a demandé ce que c'était. « Les photos qui restent de mon oncle, ai-je répondu – celui qui est mort.

— Dieu ait son âme. »

Comme elle le faisait tous les jours avant de préparer le repas, elle s'est assise dans le fauteuil près du guéridon. Après

une profonde inspiration, elle a rapproché le cendrier, retiré amoureusement une cigarette de son paquet de Tekel 2000 qu'elle a placée entre ses lèvres. Elle a actionné son briquet, allumé sa cigarette sans qu'elle touchât la flamme. En conclusion de ce rituel chargé de sensualité, les yeux mi-clos, elle inspirait la fumée avec une telle volupté que mon cœur en faisait un soubresaut, et je me retenais difficilement de ne pas trop coller Hatice Ablâ séance tenante, ou m'en griller une à mon tour. « C'est une très mauvaise habitude, ai-je déclaré.

— Il paraît que jusqu'à cinq par jour, ça craint rien, a-t-elle répondu en haussant les épaules.

— Et toi, tu en fumes combien ?

— Sept.

— Deux de trop, quoi.

— C'est ma récompense », a-t-elle ajouté avec un petit rire insouciant et malicieux. Inspirer une bouffée de mort : voilà sa récompense. J'étais probablement en train de tomber amoureux d'elle. « Qu'est-ce que je te prépare à dîner ?

— Ce que tu veux, sauf des gombos.

— Je vais faire des choux-fleurs, a-t-elle conclu entre deux bouffées. Avec des pâtes au fromage.

— D'accord. »

Je faisais semblant de m'intéresser aux photos devant moi. Mais toutes mes pensées, mon esprit étaient tendus vers elle. J'étais conscient qu'elle me dévisageait. « Tu es très attaché à ton père, toi, a-t-elle repris.

— C'est un homme bon. » Qui sait pourquoi, je me sentais un peu gêné.

« Mais tu ressembles à ta mère, plutôt.

— Les apparences sont trompeuses », ai-je rétorqué. Là, pour le coup, je me sentais fâché. J'étais ballotté d'un sentiment à l'autre. Elles sont redoutables, ces femmes.

« Ta bouche, ton nez, c'est tout ta mère. Il y a juste tes yeux qui font penser à ton père. »

Était-elle en train de se moquer de moi ? « Mon père a les yeux bleus, les miens sont marron. »

Elle consuma sa cigarette jusqu'au filtre, l'écrasa dans le cendrier. « Les apparences sont trompeuses », lança-t-elle avec le même sourire malicieux. Oui, elle se moquait de moi, sans aucun doute.

J'ai rangé les photos de mon oncle, les ai remises dans l'enveloppe avec l'alliance. « Je descends dans la rue un petit moment, ai-je dit.

— On peut sortir ensemble. Moi, j'ai des courses à faire, a-t-elle proposé en se levant. Attends que je me prépare. » Ah, cette histoire de se mettre le voile. Ou plus exactement, de l'ôter en ma présence et de le renouer devant les autres. Bien entendu, elle le faisait parce que je suis encore un enfant, mais ça m'était égal : c'était extrêmement excitant. Savoir que nous vivons dans une société patriarcale ne m'empêchait pas d'en éprouver du plaisir.

Après avoir laissé Hatice Abla à la supérette, j'ai mis le cap sur l'immeuble Güzelyayla. Ümit attisait ma curiosité. Deux jours s'étaient écoulés depuis notre étrange rencontre et, comme j'avais dû me rendre à l'enterrement de mon oncle la veille, je n'avais pas encore pu vérifier si notre nouveau copain était réellement un héros des faits divers ou bien un gros mythomane. J'ai traversé tout le rez-de-chaussée de l'immeuble pour

rejoindre la cour de derrière. Mon cher ami Cemalettin vivait là avec sa famille, ou plutôt sa tribu, dans une baraque transformée à partir d'un entrepôt adossé aux caves à charbon. La tête penchée au-delà du seuil, j'ai appelé : « Cemo ! » La porte de chez eux reste toujours ouverte. Sans doute, autant que le sens de l'hospitalité des gens d'Anatolie, le fait qu'il n'y ait rien à voler à la maison garantit la possibilité de perpétuer à la ville cette jolie tradition rustique. Cemalettin, comprimé dans l'unique pièce au milieu de ses vingt-deux frères et cousins, de ses dix-sept oncles et tantes et d'au moins trois mamans, s'est frayé un chemin vers moi avec force reniflements de morve. « On joue aux billes ? » m'a-t-il proposé en guise d'accueil. Effectivement il était imprenable aux billes, le salaud, et il m'avait souvent battu à plate couture.

« J'ai pas de billes, hélas ! ai-je répondu. Viens une minute, j'ai un truc à te demander. »

Il est sorti dans la cour de mauvaise grâce, le visage grimaçant. Ça l'agaçait clairement de voir qu'il ne pourrait pas ajouter de pièces à sa collection de billes, dont j'estimais qu'elle se montait à un nombre à quatre chiffres. « Quoi ? » a-t-il demandé, avec une moue qui indiquait que je ne lui soutirerais pas facilement des renseignements. « Ce Numéro Six, ai-je commencé, t'en sais quelque chose ? »

Il m'a lancé un regard méfiant.

« Qu'est-ce que ça peut te fiche ? »

— Cemo, je t'en prie, ne me fais pas perdre patience.

— *On se plaint d'eux* », a-t-il lâché, fier comme un préfet. Je suppose qu'il éprouvait de la satisfaction parce que l'autorité donnait du fil à retordre à quelqu'un d'autre qu'à

lui-même – propédeutique à une psychologie des dominés.

« Quel genre de plaintes ?

— Ils ont installé un pigeonnier sur le toit-terrasse sans prévenir le syndic. »

Cette donnée n'avait aucun rapport avec les réponses que je cherchais. « Bon, mais tu l'as vu, Ümit, hier, dans la rue ou ailleurs ?

— C'est pas la jungle, ici ! continuait à instruire l'accusation, Morve de Damoclès. Ils devront bien virer ce pigeonnier, ils n'ont pas le choix. »

Je commençais à penser qu'Ümit s'était payé ma tête. Cette affaire me tracassait. Ça voulait dire que c'était un détraqué de première. En fait, m'offusquer qu'il n'ait pas tué son frère pouvait parfaitement être interprété comme la marque de ma propre psychopathie. Pendant ce temps, Cemalettin poursuivait son exposé : « Qu'ils en finissent avec leur enterrement, ensuite notre premier boulot sera d'aller leur dire deux mots.

— Quel enterrement ? ai-je bondi.

— Il paraît que leur gosse est mort. Y a tout un tas de gens qui leur rendent visite.

— Putain, Cemalettin ! T'es vraiment un gars pas normal. Ou bien un couillon normal. L'enfant de ces gens-là est mort et toi, tu penses à leur faire détruire le pigeonnier sur le toit ?

— Est-ce que c'est moi qui ai tué leur fils, mon pote ? s'est-il récrié. C'est toi, le couillon !

— Qui l'a tué, alors ?

— Hein ? »

D'accord, j'avoue que c'était là une question étrange. Je l'ai corrigée aussitôt : « Je veux dire, tu sais comment il est mort ?

— Non. Quoique c'est peut-être une méningite.

— Méningite ?

— J'en sais rien, mais ça se peut. Mon frère Gazanfer l'avait attrapée quand il était petit. On a failli le perdre. » Huit mots me brûlaient les lèvres : « *Ça n'aurait pas été une grosse perte.* » Cemalettin aimait son frère. Peut-être aurais-je dû lui révéler qu'Ümit était le probable assassin de son propre frère. Ainsi les deux auraient pu se lier d'une amitié privilégiée et Cemalettin, en l'absence de Gazanfer, aurait trouvé consolation dans le soutien d'un autre psychopathe. Peut-être même qu'ils seraient devenus frères de sang. « Elle est ouverte, la porte de cette terrasse ? ai-je demandé.

— Non. » Comme il faisait chaque fois qu'il mentait, il a rentré ses joues dans sa bouche et s'est mis à les mordiller.

« Allez, viens, allons voir ce pigeonnier, ai-je insisté en me dirigeant vers l'entrée.

— Je t'ai dit que c'est fermé, mon vieux ! a-t-il crié derrière mon dos. Je t'accompagne nulle part ! Si le responsable te voit, ça va barder, je t'aurai prévenu... »

Je suis revenu dans l'immeuble et j'ai grimpé les escaliers quatre à quatre. Au deuxième étage, devant la porte de l'appartement six, les chaussures étaient amoncelées dans un boxon infernal. Et si je me pointais comme ça, à l'improviste, présenter mes condoléances à nos nouveaux voisins ? L'idée m'a traversé l'esprit mais j'ai renoncé et continué à monter jusqu'au toit. J'ai poussé la porte qui s'ouvrait depuis la dernière marche et j'ai fait un pas sur la terrasse la plus crasseuse, la plus dégradée du monde. Sur la droite s'élevait un petit cabanon en béton, au portillon fermé par un cadenas, recouvert d'un

toit en tôle ondulée – les gens s’en servaient sans doute pour y garder tout le fourbi qu’ils n’avaient pas le courage de jeter. Le pigeonnier clandestin qu’avait évoqué Cemalettin se trouvait en biais devant le cabanon, collé à la rambarde de trente centimètres de hauteur destinée à faciliter la tâche aux suicidaires. Traversant une forêt d’antennes, de tuyaux, de câbles électriques et probablement de quelques déchets radioactifs, je me suis approché du pigeonnier.

À l’intérieur des cages à la porte grillagée réparties sur deux étages, quatre ou cinq oiseaux squelettiques ne cessaient de becqueter la mangeoire en métal qui leur faisait face, vide. À l’évidence, leurs propriétaires, depuis le drame qu’ils avaient vécu, n’avaient pas eu le temps de s’en occuper. J’étais en train de me demander ce que mange un pigeon lorsque j’ai entendu la porte de la terrasse grincer, et un jeune homme de dix-sept ou dix-huit ans est apparu. Un sac plastique à la main, il s’est approché de moi avec un énorme sourire, a passé ses doigts à travers le grillage du pigeonnier. « T’as envie de les caresser ?

— Non merci. » J’avais peur que ces bêtes, à l’instant même où elles seraient libérées de la cage, ne m’arrachent les yeux pour les dévorer. « C’est toi qui as monté ça ? »

Il a acquiescé.

« Ça va être des Taklas, des pigeons culbuteurs. »

Était-il un parent d’Ümit ? Dans les traits de son visage, j’ai essayé de trouver une ressemblance. Il ne manquait pas certaines similitudes, sauf que, contrairement à Ümit, ce mec souriait constamment. « S’ils restent à jeun un jour de plus, ils culbuteront au cimetière, c’est moi qui te le dis.

— Ça craint rien, t’en fais pas. Je les laisse à jeun exprès. »

Très lentement, il a ouvert le crochet de la porte de la cage. Quand celle-ci s'est entrouverte, les volatiles ont reculé, effrayés. L'oiselier mystérieux a pris quelques grains de millet de son sachet et les a jetés dans la mangeoire. Les pigeons se sont instantanément précipités dessus, se livrant une lutte implacable afin de s'accaparer le millet. Pour s'empêcher mutuellement d'avaler cette nourriture insuffisante, ils faisaient des mouvements tellement fous qu'à la fin la mangeoire s'est renversée et les graines se sont répandues tout autour, sans qu'aucun n'ait pu rien manger. « T'as vu comme ils se chamaillent, a-t-il commenté, plein de compassion. La faim, c'est comme ça : même le plus fainéant, ça le fait se bouger.

— Formidable, ai-je rétorqué. Tu penses organiser des combats de pigeons ou quelque chose dans le genre ? » En fait, ce n'était pas une mauvaise idée ; pour voir s'entre-tuer des volatiles qui symbolisent la paix, les gens seraient prêts à payer, j'en suis certain.

« Mais non, voyons, a-t-il dit dans un éclat de rire. Ça va être des Taklas. Mais pour qu'ils culbutent, il faut d'abord qu'ils volent. Ces pigeons, ils sont tous nés dans mes mains. Puis, une fois qu'ils avaient grandi, je les ai lâchés pour les faire voler, mais j'ai vu qu'il n'y en avait pas un qui bougeait d'un poil. Ils faisaient que pioncer dans la cage. Ils avaient pris l'habitude, bien sûr : le pain d'un côté, l'eau de l'autre : voler ? Pour quoi faire ? C'est pour ça que je leur ai coupé les vivres. Qu'ils roupillent, maintenant, et on va voir si c'est si facile ! »

Ses propos étaient on ne peut plus sensés. En effet, quelques oiseaux commençaient déjà, tout doucement, à mettre la tête hors de la cage. Et j'éprouvais quant à moi du respect pour

ce jeune homme qui avait découvert, par ses intuitions, la méthodologie pédagogique comportementaliste. Après m'être présenté, je lui ai demandé s'il était de la famille d'Ümit. Alors qu'il tenait un des oiseaux dans ses mains, il s'est retourné vers moi avec intérêt. « Je m'appelle Yusuf, je suis l'oncle maternel d'Ümit. Et toi, comment tu le connais ?

— On s'est rencontrés dans le quartier, on a échangé quelques mots en passant, ai-je répondu. Il va bien ?

— Ça ira mieux, si Dieu le veut. »

Il a lancé avec force le pigeon qui était dans sa main. L'oiseau a plané quelques mètres, a mis le cap sur l'entrée de la terrasse et s'est posé sur les tuiles juste au-dessus de la porte. Yusuf Abi s'est jeté à sa poursuite : malheureusement, l'endroit où il s'était placé était trop haut pour l'atteindre. À grand renfort de gestes des mains et des bras, il a essayé de l'en éloigner, mais le futur pigeon culbuteur, loin d'entreprendre une quelconque tentative de vol, s'est contenté de faire quelques pas à droite et à gauche.

Yusuf Abi était déterminé. D'un bond, il a sauté sur la rambarde. Au moindre faux mouvement, il s'écraserait trente mètres plus bas. Puis il a passé une jambe sur le toit, s'aidant ensuite de ses bras pour soulever le reste de son corps. Très lentement, il s'est avancé sur les tuiles vers l'oiseau, s'est penché... Et juste au moment de se faire attraper, le pigeon s'est envolé, pour se poser cette fois au sommet du pigeonnier. « Et merde ! » s'est exclamé Yusuf Abi en regagnant la terrasse d'un saut. Lorsqu'il a rejoint le pigeonnier, comme c'était à prévoir, l'animal avait de nouveau retrouvé sa place sur le toit. « Ça va pas le faire, a-t-il dit en se grattant la tête.

— Abi ! » l'ai-je prévenu en montrant le ciel : comme Yusuf Abi l'avait prévu, la plupart des oiseaux avaient commencé à voler.

« Bravo, mes petits ! »

Les volatiles qu'il avait félicités étaient en train de disparaître à grande vitesse. « Seulement, Abi, on dirait pas que ceux-là ont vraiment l'intention de revenir en arrière. » Yusuf Abi les suivit du regard un long moment en clignant des yeux. « Si tu les aimes, tu leur rends la liberté, pontifia-t-il. S'ils reviennent, ils sont à toi, sinon, ils ne l'ont jamais été. »

Face à cet acmé romantique de l'amour pour les animaux, je suis resté sans voix, sincèrement. J'ai parcouru la terrasse des yeux. Mis à part le gros malin qui attendait sur le toit, il ne restait qu'un seul pigeon, qui essayait de récupérer les graines de millet répandues au sol tout à l'heure. Yusuf Abi a pris la mangeoire tombée par terre et y a versé des graines. Au tintement du récipient métallique, les oiseaux sont revenus au fin fond du pigeonnier en moins de deux secondes. Ces cervelles de moineau étaient tombées dans le piège. Yusuf Abi les a aussitôt attrapés tous les deux fermement. « C'est un mâle et une femelle », a-t-il dit avec satisfaction. Puis, approchant de moi une main après l'autre, il me les a présentés : « Voici Zeus et ça, c'est Héra. Ce seront les ancêtres de la race supérieure de pigeons que j'élèverai. » On y est enfin, ai-je pensé. Voici donc ce qui manquait depuis si longtemps dans ma vie : un zoophile nazi passionné de mythologie ! « Enchanté, ai-je répondu. Moi, c'est Œdipe.

— En dessous de la cage, il doit y avoir des boîtes, a-t-il dit. Tu veux bien en sortir deux, s'il te plaît ? »

J'ai fait ce qu'il me demandait. Après avoir fourré les pionniers sacrés du IV^e Reich dans les boîtes trouées, il a ajouté : « Nous avons établi qu'ils n'étaient pas partis. Voyons maintenant s'ils sauront revenir. »

Je ne lui ai pas demandé ce qui lui passait par la tête. Je ne voulais pas me gêner le plaisir. J'ai vu qu'il se dirigeait vers la porte menant à la terrasse, je l'ai suivi. Nous avons descendu les escaliers et nous sommes retrouvés dans la rue. On a commencé à marcher vers Dieu sait où. Lorsque nous avons quitté les limites de notre rue et nous sommes dirigés vers l'avenue principale, je n'ai plus résisté. « Condoléances.

— Merci, longue vie aux amis », a-t-il prononcé sans me regarder.

Je comprenais qu'il n'avait pas envie de parler de ça, mais il m'était impossible de contenir ma curiosité plus longtemps. « Ümit m'a dit des choses bizarres l'autre jour, ai-je commencé. Au sujet de la mort de son frère... » Yusuf Abi s'est arrêté net. « Ah bon ? Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Mehmet... euh... c'était bien le prénom de son frère décédé, n'est-ce pas ?

— Oui, Mehmet.

— “Mehmet, c'est moi qui l'ai tué” : il a dit un truc comme ça. D'ailleurs il avait l'air vraiment triste. Donc, c'est pas que je l'aie cru mais... Pourquoi il a dit ça, tu as une idée ?

— Avance. C'est passé au vert. »

Nous avons traversé ensemble et marché un long moment en silence. « Ümit, c'est pas de sa faute, a-t-il ajouté enfin : c'était un accident.

— Comment ça, un accident ? ai-je hasardé.

— Jeux de mains, jeux de vilains, voilà. »

Cela vous paraîtra étrange, mais cette réponse ne m'a pas du tout étonné. Si vous habitiez dans notre quartier, vous sauriez qu'un « jeu de mains », au-delà de la métaphore facétieuse, est un concept qui se rapproche de l'horreur. « Ça s'est passé en se poussant, se bousculant ?

— Un truc comme ça, a coupé court Yusuf Abi.

— Et Ümit ? » En fait, je ne savais pas bien ce que je demandais, moi non plus.

« Ils le ramèneront d'ici un ou deux jours.

— Comment ça ? Le ramener d'où ?

— J'sais pas. Ils le gardent par précaution. C'est ce qu'on nous a dit.

— C'est la police qui le garde ?

— Sans doute. » Il a haussé les épaules et la conversation a pris une tournure tout à fait inattendue pour moi. « C'était ta sœur ?

— Hein ? Qui ça ?

— La fille qui t'accompagnait. Celle qui est allée à la supérette. »

Eh ben ! Ça veut dire que, pendant que sa famille était en deuil, ce gars-là reluquait les filles par la fenêtre. « J'ai pas de sœur, ai-je répliqué. C'est ma baby-sitter.

— Jolie fille. Comment elle s'appelle ?

— Je lui ai pas demandé.

— Hatice, a répondu le gros cochon en ricanant : je tiens ça du fils du concierge.

— Bravo !

— Eh bien quoi ? T'es pas fâché, j'espère.

— Fâché de quoi ? » ai-je rétorqué avec une colère évidente. En réalité, je sais très bien dissimuler mes sentiments, mais, la plupart du temps, je trouve cela dégradant de le faire.

« Bon, le mieux, c'est que je l'invite à la pâtisserie. » Avec sa petite tête, il pensait m'énerver davantage.

« Vas-y, bien sûr ! En plus, elle a besoin de quelqu'un pour la protéger des menaces de mort qu'elle reçoit, Hatice Abila.

— Menaces de mort ? » a-t-il demandé avec une expression qui mêlait la surprise à la peur.

À mon tour de m'en donner à cœur joie. « Elle a pété la cervelle à son fiancé avec un fusil de chasse, ai-je confié.

— Ça alors !

— Dans une pâtisserie.

— Ah, le petit voyou ! J'étais à deux doigts de te croire, s'est esclaffé Yusuf Abi. T'es une vraie crapule, toi.

— Tu peux me croire ou pas, c'est pareil.

— Et donc, elle serait allée à la pâtisserie avec un fusil ?

— Oui. Le gars, après lui avoir ôté son voile de pureté, s'est mis à papillonner avec d'autres nanas. Elle a pris la mouche, elle a donné rendez-vous au type à la pâtisserie, et boum !

— Après lui avoir fait quoi ?

— Lui avoir ôté son voile de pureté, ai-je répété, c'est-à-dire après lui avoir fait perdre sa virginité. T'avais pas compris ?

— Elle a bien fait, la fille, rien à dire. » Il a marmonné quelque chose de ce genre, mais il était évident qu'il en était resté sur le cul, le maquereau d'oiseaux.

J'ai surenchéri la mise. « Si tu veux, je peux vous organiser un rendez-vous tous les deux.

— Non, a bourdonné Roméo le Culbuteur, c'est pas le bon

moment pour moi de penser à ces choses-là. D'abord trouver du boulot... »

On ne plaisante pas avec moi. Je démolis toujours mon adversaire. « C'est comme tu veux, ai-je conclu. Au fait, on va où ? »

Il était encore sous le choc, le Yusuf. « Aucune idée, a-t-il fait en tournant la tête des deux côtés. Assez loin pour pouvoir libérer les oiseaux.

— Tu vas libérer les oiseaux ? Ces deux-là, ils devaient pas se reproduire et tout ?

— Je vais les libérer pour voir s'ils sont capables de retrouver le chemin du retour, a expliqué l'ornithologue amateur. Si tu veux élever des oiseaux de race, il faut que leurs parents soient intelligents. » Ces oiseaux ne savaient pas encore voler correctement, et il s'attendait à ce qu'ils puissent retrouver la terrasse à partir de je ne sais où ! Fussent-ils les Einstein des pigeons, Zeus et Héra n'y parviendraient jamais – réflexion que j'ai gardée pour moi. De toute façon, ces bêtes gagnaient tout à échapper à cet allumé.

« D'accord, ai-je opiné, marchons encore un peu dans ce cas-là. » Moi aussi j'avais un objectif désormais, et le restant du chemin, c'est moi qui le déterminerais. Passant sous des ponts, traversant des voies ferrées, empruntant des raccourcis couverts de boue, à la fin nous avons atteint l'endroit que je voulais. Yusuf Abi a lancé un coup d'œil dégoûté à la bâtisse marron qui se trouvait un peu plus loin. « C'est le commissariat, ici.

— Exactement, ai-je répondu. Une fois les oiseaux libérés, je vais passer dire bonjour à un ami.

— T'as un ami au commissariat, toi ?

— Et le plus haut gradé, s'il te plaît ! ai-je acquiescé avec un clin d'œil.

— T'es vraiment un gamin pas ordinaire, dis donc...

— Ce n'est pas la première fois qu'on me le dit. Allez, au boulot ! »

Notre boulot ne serait pas si simple. Le policier de garde devant le commissariat, muni d'un fusil automatique, se méfiait sans doute des boîtes de Yusuf Abi car il a ordonné : « Eh, vous ! Venez voir par ici. Qu'est-ce que vous cherchez ?

— Rien », a répondu Yusuf Abi. Pour montrer les boîtes au policier, il les a légèrement inclinées de son côté, ce qui était, bien entendu, une très grosse erreur.

Le policier a instantanément braqué le fusil vers nous et s'est mis à hurler : « Reste où tu es ! Pose-les par terre !

— Ce n'est rien, suis-je intervenu, je suis un bon ami d'Onur Çalışkan. Je suis venu lui rendre visite. »

Alertés par les cris de leur collègue, quelques policiers s'étaient portés en renfort sur les lieux de l'agression. « Qu'est-ce qui se passe, là ? » a demandé l'un d'eux, se fourrant dans la bouche une poignée entière de pop-corn. « J'suis venu voir le commissaire adjoint, qu'il dit, c'lui là », fit le planton en me désignant. Avec sa mitrailleuse. Il devait jauger s'il allait examiner ma requête maintenant ou après nous avoir tirés dessus, je suppose.

À ce moment précis, j'ai entendu une voix familière. « Je le connais, moi, ce gosse. Laisse-le entrer ! » Il s'agissait du fonctionnaire de police qui avait pris notre première déposition quelques mois plus tôt, quand mon père et moi avions

été convoqués au commissariat comme témoins d'un meurtre*.
« Quoi de neuf, Adem Abi ? l'ai-je salué avec courtoisie. La sécurité est-elle maximale ? » Mais le planton avait la tête du gars à qui on ne la fait pas. Gardant son fusil pointé sur nous, il a demandé : « Qu'est-ce qu'il y a dans les boîtes ?

— Des pigeons », a répondu Yusuf Abi. Puis, prenant le risque d'être transformé en passoire séance tenante, il a ouvert les boîtes. Néanmoins, les oiseaux libérés, au lieu de s'envoler, ont sauté par terre et se sont mis à se promener, tout étourdis.

À vrai dire, si les pigeons décurent ainsi Yusuf Abi, ils firent sur les policiers l'effet d'une bombe. Au sens métaphorique, s'entend. Une fois rassurées, les forces de sécurité avaient commencé à s'amuser avec eux. Le fonctionnaire de garde en tête, chacun conformément à son caractère, se répandait en manifestations d'affection pour Zeus et Héra. « Eh, oh ! Eh, oh... Est-ce que j'vous tire dessus, les cocos ?

— Oh ! les mignons !

— Ah ! qu'ils sont à croquer !

— Guili-guili ! que je les nique... » Comme l'un d'eux s'était aperçu que Yusuf Abi avait sorti une poignée de millet de sa poche, il attira son attention : « Eh, toi ! Donne ça, que je leur donne à manger, moi aussi. »

Encore une fois, Yusuf Abi s'exécuta à contrecœur. Les policiers prirent une poignée de millet chacun, et ils se mirent tous en compétition pour nourrir les oiseaux. En vérité, dans cette position, entourés des deux pigeons, ils eussent fait un cliché instantané splendide pour des affiches vantant leurs mérites de grands soutiens et protecteurs ; et voir Zeus et Héra s'envoler,

* Cf. *L'Assassinat d'Hicabi Bey*.

repus, pour s'éloigner dans les cieux à perte de vue, sous les regards fervents et les adieux des hommes de paix, eût été le final magistral de cette séquence psychédélique.